

## Réduire ses dépenses, ne pas compter son temps. Comment mesurer l'économie domestique?

In: Genèses, 25, 1996. pp. 5-28.

### Résumé

■ Florence Weber: Réduire ses dépenses, ne pas compter son temps. Comment mesurer l'économie domestique? A partir de l'examen de trois enquêtes statistiques sur l'auto-consommation alimentaire et sur la production domestique, l'auteur mène une critique des abus de la quantification auxquels s'exposent les statisticiens lorsqu'ils mesurent non plus des pratiques soumises à un contrôle des quantités (comme le sont les pratiques marchandes) mais des pratiques domestiques, c'est-à-dire soustraites à l'exigence sociale de la mesure. L'auteur invite à repenser l'économie domestique à partir des cadres, indissociablement matériels et conceptuels, qui informent les pratiques des ménages concernés: contrôle plus ou moins strict du budget domestique, construction d'espaces personnels, différence de nature entre le temps compté dans l'univers professionnel et le temps passé dans l'univers domestique. En arrière-fond, une critique des analyses économiques de la production domestique, qu'elles reposent sur la valorisation des substituts marchands ou sur la métaphore beckerienne du ménage-firme.

### Abstract

Marie-France Garcia-Parpet: Scientific representations and commercial practices Within the scope of the current discussion in the social sciences pertaining to relations among economics, sociology and history, the author examines the role played by social, particularly scientific, representations of the economy, and shows that far from being neutral, they play an active role in the very existence of economic institutions. Her work is based on research conducted in different geographical and historical contexts - France and Brazil - analysing how, in particular situations, the models used to conceptualise the practices of various economic players can help to gain acceptance for them or on the contrary, discredit them.

---

Citer ce document / Cite this document :

Weber Florence. Réduire ses dépenses, ne pas compter son temps. Comment mesurer l'économie domestique?. In: Genèses, 25, 1996. pp. 5-28.

doi : 10.3406/genes.1996.1413

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1996\\_num\\_25\\_1\\_1413](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_25_1_1413)

---

## DOSSIER

Genèses 25, déc. 1996, pp. 5-28

# RÉDUIRE SES DÉPENSES, NE PAS COMPTER SON TEMPS.

COMMENT MESURER

L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE ?

*Florence Weber*

L'économie distingue classiquement production et consommation, firme productrice et ménage consommateur. Les phénomènes décrits habituellement comme autoconsommation (dans le cadre des travaux statistiques sur l'alimentation des ménages) ou production domestique (dans le cadre de la micro-économie du consommateur) viennent remettre en cause cette distinction. J'utiliserai ici une série d'enquêtes sur le jardinage amateur<sup>1</sup> pour m'interroger sur les cadres conceptuels qui permettent de penser l'économie domestique et pour les confronter avec les cadres matériels qui informent la perception et la mise en œuvre par les ménages eux-mêmes de leurs pratiques domestiques.

On a montré ailleurs, à partir d'une étude ethnographique des modes de vie ouvriers en milieu rural<sup>2</sup>, l'omniprésence des activités productrices en dehors des lieux officiels du travail : biens et services produits en dehors du cadre de l'économie marchande et de l'économie publique circulent dans des relations interpersonnelles ; les objets marchands eux-mêmes sont pris dans des processus matériels d'appropriation qui les transforment en choses personnelles<sup>3</sup>. Cette incessante activité productive, hors des lieux du travail professionnel, est propre à jeter le doute sur les analyses de la « consommation de masse » : la standardisation de l'offre n'implique pas une standardisation des usages. Les ouvriers observés non seulement *travaillent* mais valorisent dans les objets ou dans les

1. On trouvera les principaux résultats de ces enquêtes dans : Ghislaine Grimler, Caroline Roy, « Activités domestiques : faire, acheter, faire faire ou ne pas faire », *INSEE Première*, n° 109, octobre 1990 (enquête INSEE Modes de vie) ; Dominique Dubeaux, « Les Français ont la main verte », *INSEE Première*, n° 338, août 1994 (enquête INSEE Consommation alimentaire) ; Séverine Gojard, Florence Weber, « Jardins, jardinage et autoconsommation alimentaire », *INRA Sciences sociales*, VIII-2, avril 1995 (enquêtes INSEE Modes de vie, INSEE Consommation alimentaire et INRA Jardiniers de Valenciennes).

2. Florence Weber, *Le travail à-côté*, Paris, Éd. EHESS/INRA, 1989.

3. Un des meilleurs exemples de cette personnalisation d'objets marchands soi-disant standardisés est l'automobile en milieu ouvrier, cf. Pierre Cam, « Le bricolage : un art pour l'art », *Critiques sociales*, 1 (« Automobiles »), mai 1991.

## DOSSIER

### *Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

Pour une description des multiples activités personnelles des ouvriers, cf. aussi Olivier Schwartz, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

Pour une description de l'appropriation personnelle des ateliers par le « groupe ouvrier », cf. Pialoux, « Alcool et politique dans l'atelier. Une usine de carrosserie dans la décennie des années 1980 », *Genèses*, n° 7, mars 1992. Pour une première approche d'une analyse du monde ouvrier en termes de « personnes », où je discute en particulier la thématique de Schwartz sur la « vie privée », cf. F. Weber, « Nouvelles lectures du monde ouvrier : de la classe aux personnes », *Genèses*, n° 6, décembre 1991.

4. Pour un exposé plus complet des rapports entre choses et personnes, à partir d'une relecture de l'*Essai sur le Don* de Marcel Mauss, voir Nicolas Mariot, Florence Weber, « Faire honneur, engager son honneur. L'efficacité sociale des échanges hiérarchiques », communication au Colloque Marcel Mauss Today, Oxford, 26 au 29 septembre 1996 et Jean Bazin, « Les personnes et les choses », *ibid.*

5. On aura reconnu une idée exprimée par Raymond Williams, « Plaisantes perspectives, invention du paysage et abolition du paysan », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 17-18, 1977.

6. Le texte fondateur de cette approche est celui de Gary Becker, « A Theory of the Allocation of Time », *Economic Journal*, Sept. 1965. On trouvera des commentaires récents dans L. Goldschmidt-Clermont, « Monetary Valuation of non market productive Time. Methodological Considerations », *The Review of Income and Wealth*, n° 39-4, Dec. 1993.

choses le travail lui-même plus que son résultat, ou plus exactement *derrière* ce résultat.

On a déjà suggéré qu'il fallait distinguer deux systèmes radicalement différents de perception des objets : d'un côté une esthétique de la production – dans laquelle l'œuvre est perçue et jugée en relation avec son auteur, la « chose » garde la trace des caractéristiques « personnelles » de son producteur<sup>4</sup> ; de l'autre, une esthétique de la contemplation – dans laquelle l'œuvre est appréciée « pour elle-même », dans l'oubli des conditions de sa production, l'objet est détaché de son producteur<sup>5</sup>. Ces deux systèmes de perception mutuellement exclusifs ne sont caractéristiques ni d'une classe d'individus ni d'une classe d'objets mais décrivent les rapports entre tel individu et tel objet : dans un cas, l'objet est séparable de son producteur, dans l'autre la chose reste imprégnée de la personne qui l'a produite.

Mettre ainsi l'accent sur les rapports entre choses et personnes ouvre de nouvelles perspectives à l'analyse de la culture matérielle et à celle de l'économie domestique. C'est dans ce cadre que j'analyse ici les jardins domestiques et le jardinage amateur. A la fois production alimentaire hors marché, production d'un espace personnel et loisir, le jardinage met en évidence les difficultés que rencontrent les analyses économiques de la production domestique : l'application au ménage-consommateur d'une analyse en termes de production impose aux économistes une métaphore de la firme qui soulève plus que problèmes qu'elle n'en résout<sup>6</sup>.

Les différentes techniques de quantification de la production domestique tiennent pour acquis de jager à l'aune du marché des activités et des produits dont la principale caractéristique est d'échapper au marché. La confrontation de ces techniques avec les résultats d'une analyse ethnographique qui restitue les perceptions et les calculs indigènes mettra en lumière les artefacts que produisent, dans ce cas précis, l'analyse statistique et la théorie économique. Que signifie mesurer des quantités qu'aucune institution ne contrôle ni ne garantit ? Peut-on analyser les activités domestiques et le groupe dont elles assurent la vie matérielle sans abandonner l'*homo œconomicus* élaboré par la théorie néo-classique du marché parfait – individu autonome, détaché de ses liens de dépendance personnelle et de son investissement dans les choses ?

## Objets mesurables, choses personnelles

Si l'on raisonne en termes de production domestique, le jardinage est une «activité» individuelle effectuée dans le cadre d'un ménage et qui produit deux «biens» différents: des légumes, consommés frais, stockés ou donnés par le ménage; l'aménagement et l'entretien d'une résidence de plein air. De plus, l'individu qui s'y adonne y trouve une satisfaction qui n'est pas liée aux résultats mais à l'activité elle-même: de ce point de vue, il ne s'agit plus de production domestique *stricto sensu* mais d'une «activité personnelle»<sup>7</sup>.

On peut tenir un premier type de raisonnement économique sur ces trois dimensions du jardinage: en effet, elles représentent, chacune à sa façon, un «manque à dépenser» (ou une «autoconsommation») et peuvent être valorisées au prix de la consommation marchande évitée (prix du substitut marchand), qu'il s'agisse d'acheter des légumes, de faire entretenir le jardin par un tiers rémunéré ou d'avoir accès à une autre activité de loisir payante.

Second type de raisonnement économique, on peut considérer que ces trois éléments du mode de vie sont «auto-produits» par le ménage: on considère alors celui-ci comme une pseudo-firme qui met en œuvre des facteurs de production et des consommations intermédiaires (eau, semences, engrais, traitements) et on valorise les biens produits à leur coût de production. Il faut alors évaluer les coûts effectivement déboursés par le ménage-firme (consommations intermédiaires) et, si l'on veut pousser la métaphore jusqu'au bout, calculer un loyer de la terre et un amortissement du capital. Valoriser le temps passé à jardiner par les membres du ménage, pièce maîtresse du dispositif métaphorique, peut se faire encore suivant deux logiques différentes: au prix du substitut marchand du travail (une heure de travail d'un jardinier professionnel) ou bien au coût d'opportunité du travail (une heure de travail professionnel «perdue» par l'amateur de jardinage, du fait de son activité de jardinage).

Comment mesurer les différentes quantités mises en œuvre dans ces raisonnements économiques? Comment les jardiniers les perçoivent-ils? Que signifierait une mesure *objective* de ces quantités? Cette question se subdivise en trois: mesure des quantités matérielles; mesure des économies réalisées et des coûts supportés; mesure du temps.

7. C'est-à-dire qui ne peut pas être effectuée par un tiers. C'est ainsi que raisonnent les spécialistes contemporains de la production domestique, voulant distinguer le sommeil ou l'assistance à un spectacle, activités personnelles, du ménage ou de la préparation des repas, activités productives. Cf., p. 11: «la production domestique».

## DOSSIER

### *Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

Les enquêtes par questionnaire posent directement aux enquêtés ces questions de mesure (voir encadré ci-dessous) et rencontrent un certain nombre de difficultés d'ordre technique à quantifier précisément les pratiques domestiques. C'est que ces dernières sont effectuées, par définition en quelque sorte, en marge du marché ou de l'État. Or ce sont ces institutions qui fournissent habituellement les cadres communs de la quantification grâce à un processus historique de standardisation des unités de mesure<sup>8</sup>. En leur absence, tout pose problème : l'unité de mesure, le degré de précision, la durée prise en compte, le fait même de mesurer, rien ne va de soi, qu'il s'agisse des superficies cultivées, des quantités de produits stockés dans l'année, des dépenses et du temps consacrés au jardin.

---

### *Trois enquêtes statistiques sont utilisées ici*

1) L'enquête de l'INSEE sur la consommation alimentaire, réalisée tous les deux ans depuis 1969, auprès d'un échantillon représentatif de la population française, repose sur un carnet de comptes rempli par l'enquêté avec l'aide de l'enquêteur pendant une semaine. Centrée sur les achats alimentaires, elle ne comptabilise les quantités « auto-consommées » qu'au moment où celles-ci entrent dans la composition des repas. On y trouve cependant quelques questions sur la production alimentaire (élevage, potager) parmi celles concernant les « possibilités d'autoconsommer » (y compris cueillette et chasse).

2) L'enquête de l'INSEE sur les modes de vie, réalisée en 1988/89 auprès d'un échantillon représentatif de la population française, repose explicitement sur la métaphore de la firme (les instructions aux enquêteurs précisent que l'enquête « s'inspire de l'analyse micro-économique du producteur », *sic*). Parmi bien d'autres domaines de la production domestique, elle isole, dans le cas du jardinage, les ménages qui déclarent cultiver des légumes et leur fait passer un questionnaire spécifique avec

- une liste de produits du jardinage, précodés, avec les quantités récoltées (« indiquer en clair : g., kg., » dit le questionnaire) et les quantités de graines et plants utilisés (« indiquer en clair : g, kg, sachets, plants... » et le contenu des sachets de graine en grammes) ;
- une liste des activités de jardinage (précodées) avec estimation du temps passé ;
- des questions sur les équipements ;
- un carnet de dépenses sur une semaine ;
- un carnet d'emploi du temps pour une journée.

3) L'enquête INRA dite « Jardiniers de Valenciennes » a été effectuée par nos soins au Laboratoire de recherche sur la consommation en septembre 1990. Non représentative de la population française ni même de l'ensemble des ménages cultivant un potager, elle a reçu 1 003 réponses. Le questionnaire était

8. C'est ce que montrent l'histoire de la monnaie et l'histoire de la mesure des quantités physiques mais aussi l'histoire de la mesure du temps. Cf., entre autres, E. P. Thompson, « Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism », *Past and Present*, n° 38, Dec. 1967. Martin Bruegel, dans sa thèse sur la vallée de l'Hudson au XIX<sup>e</sup> siècle (*The Rise of a Market Society in the Rural Hudson Valley, 1780-1860*, PH. D. diss., Cornell University, 1994), avance que l'horloge s'y impose comme consommation ostentatoire avant de s'imposer comme mesure du travail salarié.

adressé par voie postale à 6 000 personnes tirées au sort parmi les 500 000 adhérents de la Société d'Horticulture et des Jardiniers populaires de France (dont le siège est à Valenciennes). Il comporte des questions sur la taille du jardin et sur celle du potager, sur l'équipement en matériel de jardinage, sur le budget annuel des dépenses de jardinage, sur la fréquence de l'autoconsommation en été et en hiver, sur la quantité annuelle de produits stockés, et sur le nombre d'heures consacrées au jardin par semaine en moyenne, en hiver et à la belle saison. Enfin, il pose une question d'opinion sur la rentabilité du jardinage aux yeux du jardinier et demande un classement de ses motivations du jardinage.

---

Les questions de l'enquête «Jardiniers de Valenciennes» sur les superficies cultivées et les quantités stockées permettent de mettre en rapport les difficultés de la mesure avec l'éloignement ou l'absence, dans l'expérience quotidienne des enquêtés, des institutions qui contrôlent ou garantissent les quantités. Dans ce questionnaire en effet, l'unité de mesure de ces deux grandeurs n'était pas imposée<sup>9</sup>, ce qui permet de connaître les unités spontanément utilisées.

### *Un terrain et ses usages*

Les réponses à la question sur la taille du terrain sont stupéfiantes de précision: 94 % des enquêtés chiffrent leur réponse et précisent l'unité de mesure, mètre carré ou centiare (76 %), are (16 %), hectare (2 %). Seuls 6 % expriment par écrit, sur le chiffre qu'ils avancent, une hésitation: un point d'interrogation, un signe mathématique exprimant l'approximation, le mot «environ». Pourquoi cette facilité à donner une réponse précise et chiffrée? Parce qu'il s'agit là d'une donnée objectivée par le cadastre, l'acte de propriété ou le contrat de location: la question appelle la précision, parce qu'elle correspond à des droits. La coexistence des deux systèmes de mesure de la superficie, mètres carrés ou ares et ses dérivés, est elle-même significative: répondent en ares les enquêtés proches de l'agriculture; répondent en mètres carrés les propriétaires urbains. Les réponses chiffrées à la question sur la taille du potager sont moins nombreuses: 83 %. Un dixième des enquêtés ne répond pas du tout et, surtout, 7 % répondent sans donner de chiffres, en proportions du jardin («en totalité», «presque tout», «presque rien», «la moitié»). C'est qu'il s'agit cette fois d'un usage, non d'une donnée objective. Si l'on peut raisonner en parts du terrain, c'est parce que le terrain lui-même est l'unité pratique d'évaluation de ce qu'on en fait.

9. C'est une erreur que commettent rarement les instituts spécialisés dans les enquêtes statistiques dont précisément une partie de l'activité technique consiste à mesurer des grandeurs que les enquêtés ne mesurent pas spontanément. Néanmoins, par exemple, une partie de l'enquête Modes de vie est inutilisable, comme le redoutait la notice d'instruction complémentaire aux enquêteurs du 13 mars 1989: «En ce qui concerne les quantités, essayer d'avoir la conversion en grammes ou en litres le plus souvent possible au moment du relevé, cela aidera le chiffrage» (p. 21). Sous le problème technique, un problème de fond.

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

A la première question l'enquêté répond en propriétaire ou locataire du terrain, en personne juridique, à la seconde il répond en utilisateur du jardin, à la fois jardinier (producteur) et habitant (consommateur). Dans le premier cas, la mesure du terrain est passée par de nombreux intermédiaires institutionnels (cadastre, notaire, géomètre), elle est objectivée dans des papiers officiels. Dans le second, la mesure du jardin passe seulement par les perceptions corporelles du jardinier : la main qui bêche (à la rigueur le motoculteur), l'œil. La présence de réponses non chiffrées est un indice de la liberté de l'usage, de sa non institutionnalisation. Ignorance de la superficie cultivée ne va pas de pair avec incompetence, mais avec absence de contrainte institutionnelle sur l'usage du terrain. Mesure sans autre instrument que le corps et l'œil ne signifie pas absence de mesure ou mesure imprécise<sup>10</sup>.

Un raisonnement analogue peut s'appliquer au congélateur. Tout comme la superficie du terrain dont on dispose légalement, sa capacité est connue à l'achat, d'autant plus qu'elle a des conséquences en termes de prix : la précision est imposée par le droit, objectivée dans des papiers qui ont vocation à être conservés (titre de propriété, notice du fabricant). Une fois qu'ils sont acquis, la taille du terrain comme celle du congélateur deviennent des données personnelles à l'aune desquelles évaluer son propre comportement : les légumes cultivés occupent-ils tout le terrain ? Les légumes stockés occupent-ils tout le congélateur ? La part relative consacrée à la culture et au stockage des légumes, dans le terrain et dans le congélateur, est un indicateur de l'intérêt que porte le ménage aux différents usages qu'il peut faire de ces investissements, plus révélateur qu'une superficie ou qu'un volume donnés dans l'absolu. C'est pourquoi, au-delà même des problèmes que pose l'imprécision des réponses, la superficie consacrée aux légumes, mesurée en mètres carrés, n'est pas une variable sociologiquement pertinente, contrairement à la part relative du potager dans le jardin : elle varie indépendamment des caractéristiques des ménages. De fait, elle est le résultat de deux processus distincts, qui varient en sens contraire : les capacités d'investissement foncier des ménages croissent avec leurs revenus, tandis que l'intérêt qu'ils portent à la production de légumes décroît avec leurs revenus.

10. Mon attention a été attirée sur les liens entre technique de mesure et contrôle institutionnel à l'occasion d'une enquête menée à Nantes par Élisabeth Pasquier ; dans le contexte très particulier des jardins de la Fournilière, dont tout contrôle avait disparu, des jardiniers portugais arpentent le terrain qu'ils désirent s'approprier et évaluent ainsi la quantité de pommes de terre dont ils ont besoin pour un an de consommation familiale (cf. Élisabeth Pasquier, Jean-Yves Petiteau, *Les jardins familiaux : enjeux sociaux, environnementaux, paysagers et fonciers*, GERS, Nantes, décembre 1995, p. 17).

## *La production domestique: définitions et modes de calcul*

### *1) L'autoconsommation alimentaire*

Utilisée dans les enquêtes sur la consommation alimentaire, c'est la définition la plus étroite et la plus proche de l'agriculture. Il ne s'agit que de production primaire (potager, élevage) et non de transformation des produits. Ainsi, un bocal de conserves ne sera comptabilisé que si les légumes mis en conserves n'ont pas été achetés; les conserves ou la congélation domestique de produits achetés sont hors champ. Les produits concernés sont valorisés au prix du produit sur le marché local.

L'enjeu premier est de politique gouvernementale: il s'agit de mesurer l'état de santé nutritionnelle d'une population. A l'honneur dans les périodes de pénurie alimentaire (les guerres), l'autoconsommation prend un nouvel intérêt dans la période actuelle de montée des très bas revenus (RMI): comme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou dans les pays en voie de développement, les pauvres sont moins pauvres s'ils peuvent cultiver leurs légumes.

### *2) La production domestique dans la Comptabilité nationale*

Est considérée comme production domestique toute activité domestique qui pourrait être effectuée par un tiers (critère de délégalité), ce qui exclut les activités dites personnelles, non délégalables (comme manger ou dormir). L'accent est mis sur le travail domestique (transformation des produits et non seulement production primaire) et sur sa dimension de service (garder les enfants par exemple). Les biens et services concernés sont valorisés au prix du bien ou du service de substitution ou «manque à dépenser». Ainsi, une heure de repassage d'une maîtresse de maison par ailleurs cadre supérieur sera valorisée au tarif horaire de la femme de ménage qui pourrait la remplacer (et non au tarif horaire d'une de ses heures supplémentaires comme cadre supérieur, comme dans le cas n°3 ci-dessous).

L'enjeu premier est militant: il s'agit de recalculer le Produit intérieur brut en tenant compte du travail domestique, en général féminin, non salarié et non professionnel. Cette thématique des années 1970 (cf. A. Chadeau et A. Fouquet, «Peut-on mesurer le travail domestique?», *Économie et statistiques*, n°136, 1981) connaît aujourd'hui un regain de vigueur dans le contexte des politiques de l'emploi: c'est le fameux «gisement d'emplois de proximité».

### *3) La production domestique dans le modèle beckerien*

C'est la définition la plus large: toute activité, selon Becker, utilise à la fois du temps et des biens. Sont considérées comme production domestique, outre les cas susmentionnés, les activités «personnelles» (Becker prend l'exemple du sommeil et de la sortie au théâtre). La métaphore de la firme est ici poussée à son maximum: toute consommation devient une sorte de consommation intermédiaire; le cadre de la vie domestique devient une sorte de capital; le temps domestique est valorisé à son coût d'opportunité, c'est-à-dire rapporté au «manque à gagner» que représente l'allocation du temps à une activité non rémunératrice. L'enjeu est d'abord théorique: il s'agit de réunifier l'analyse de



## DOSSIER

### *Ethnographie économique*

Florence Weber

*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

la consommation et l'analyse de la production et d'étendre le champ de l'analyse micro-économique.

#### *4) Un principe du calcul indigène dans le cas du jardinage*

La formule qui circule à Montbard (Côte-d'Or) pendant l'été 1996 («Au prix où est l'eau, mieux vaut acheter ses légumes») signale l'existence d'un calcul du coût de production hors temps (très exactement le coût des consommations intermédiaires qui pèsent visiblement sur le budget) et de sa comparaison avec le prix du substitut marchand. Il s'agit en réalité d'une comparaison entre deux prix qui se situent à deux moments différents de la chaîne de production «objective» (consommation «intermédiaire» et consommation «finale»). Dans cette optique, le travail n'a ni coût ni prix, il est invisible comme facteur de production: ne sont envisagés ni son coût d'opportunité ni la possibilité de rémunérer du travail domestique.

#### *A l'aune du récipient*

On peut aller plus loin en analysant les difficultés des enquêtés à chiffrer les quantités de produits du jardin stockés dans l'année, qu'ils soient congelés ou mis en conserves, pratiques qui concernent les trois-quarts des enquêtés. Si on laisse de côté la difficulté à répondre en évaluant une quantité annuelle (qui entraîne des réponses non chiffrées du type «selon récoltes», «variable», «ça dépend», «je ne sais pas», «difficile à dire»), l'unité de mesure renvoie aux ustensiles utilisés.

Pour les produits congelés, la moitié des enquêtés concernés répondent en chiffres (en kilos, rarement en litres). Les autres ne répondent pas à la question, voire répondent en parts du congélateur («congélateur toujours plein»; «la moitié du congélateur»). Pour les produits mis en conserves, les deux tiers des enquêtés concernés répondent en chiffres mais ils utilisent cette fois une grande diversité d'unités de mesure, ce qui fournit une information sur les liens entre technique et standardisation de la mesure. La mise en conserves domestique est une pratique en voie d'obsolescence<sup>11</sup> qui, au contraire du congélateur, ne suppose plus de gros investissements et utilise des appareils acquis il y a longtemps, divers et relativement peu standardisés. C'est cette caractéristique qui explique la variété des unités de mesure<sup>12</sup>. Ainsi, les réponses chiffrées, plus nombreuses pour les conserves que pour les produits congelés, sont plus souvent inutilisables parce qu'elles s'expriment dans des unités de mesure non standardisées.

C'est que l'unité de la pratique est ici l'objet lui-même, récupéré au besoin, devenu chose familière. On peut

11. Martin Bruegel montre que la question de la mesure de ces conserves a eu du sens au moment où la pratique s'est imposée («Du temps annuel au temps quotidien. La conserve appertisée à la conquête du marché, 1810-1920», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, à paraître, 1997). Pour indiquer, sur le cas des confitures, à quel point certaines pratiques de stockage alimentaire sont devenues obsolètes en milieu urbain, on peut citer le cas de cette ménagère qui cherche, dans un monoprix parisien, de la paraffine pour boucher ses confitures et rencontre l'incompréhension agacée des vendeuses.

12. Deux enquêtés ont répondu en nombre de «stérilisateurs», trois en nombre de «verres», 18 en nombre de «pots». Sur l'ensemble des réponses chiffrées, 45 % seulement sont données en kilos, 51 % en «bocaux» (16% en précisant la taille, bocaux d'un litre, d'un demi-litre, de deux litres; 35 % sans précision). Dix enquêtés utilisent deux unités de mesure différentes.

comparer cet effet de familiarité, lié à l'ancienneté de la pratique, avec un phénomène observé à propos des recettes de cuisine: les livres de recettes prescrivent souvent des volumes en litres ou des poids en grammes; les recettes familiales un peu anciennes sont écrites ou remémorées en cuillerées et les ustensiles se transmettent en même temps que les recettes. On réussira son clafoutis dans ce plat personnel qu'on appelle d'ailleurs le plat à clafoutis, avec telle quantité de cuillerées de farine (cette cuillère personnelle, bombée, c'est-à-dire bien remplie) et de sucre (la même cuillère, mais plate). Et si les ustensiles viennent à disparaître, la conversion de l'unité personnelle à l'unité abstraite n'est pas toujours facile. On a là un phénomène analogue à celui du «tour de main» de l'ouvrier de métier: le geste est indissociable de l'outil, les catégories corporelles de perception sont inscrites dans des choses devenues personnelles à force d'usages répétés.

De ce point de vue, une histoire de la standardisation des récipients et des outils utilisés par les ménagères permettrait de comprendre les effets des transformations des «biens domestiques» (et en particulier d'un petit équipement durable, parfois conservé sur plusieurs générations) sur l'économie domestique. Ainsi, il existe, pour les ménagères «modernes», des récipients gradués dont il faudrait suivre la diffusion en relation avec celle des livres de recettes dont les quantités sont mesurées en grammes, et avec celle du modèle de la ménagère moderne et économiste<sup>13</sup>. Une comparaison entre les pratiques de deux ménagères nées au début du siècle suggère une direction d'analyse. Dans un cas, la place des tâches domestiques fut toujours faible (enfant unique, parents divorcés c'est-à-dire ménage «moderne» au regard de l'idéologie de la famille) et l'on observe le maintien, dans les usages culinaires, des mesures fondées sur les choses personnelles; dans l'autre, les tâches ménagères furent objectivement importantes (famille de quatre enfants), la mère, travaillant à l'extérieur, y consacrait le moins de temps possible, et les pratiques modernes de mesure, où tous les ingrédients culinaires sont pesés (récipient gradué, balance) au gramme près, ont été adoptées dès les années cinquante.

### *Marché et mesure*

Ces difficultés rencontrées pour mesurer l'économie domestique suggèrent que l'absence de contrôle ou de garantie sur la production ou sur l'échange de quantités

13. Dans les années récentes, c'est sans doute l'histoire des «tupperware» qui serait la plus intéressante. Dans toutes les enquêtes menées avec des étudiants dans des quartiers populaires depuis dix ans, on a entendu parler des «réunions tupperware», forme originale de marketing qui semble être une réussite. La grande diversité des formes et des volumes disponibles n'est pas sans lien avec des pratiques de stockage domestique non seulement plus importantes qu'on ne l'imagine mais sans aucun doute en expansion. Par exemple, en 1995, des ménages africains pauvres de la région parisienne, ne disposant pas de voiture, s'organisent pour aller aux halles de Rungis une nuit par mois, cuisinent immédiatement les produits achetés frais et en grande quantité à des prix avantageux, puis congèlent les plats cuisinés. Le stockage domestique «moderne» repose sur la combinaison du tupperware (ou tout autre récipient en plastique), du congélateur et du four à micro-ondes.

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber

*Réduire ses dépenses,*

*ne pas compter son temps.*

*Comment mesurer l'économie domestique ?*

14. C'est le cas qui nous intéresse ici, mais il est clair qu'il existe d'autres instances de standardisation de la mesure : toutes les formes de l'impôt ou de la créance, en particulier, ou encore le droit de l'héritage ; ce n'est pas un hasard si les meilleures données historiques sur la culture matérielle proviennent des inventaires après décès.

15. Pour une histoire des techniques du marché, cf. en particulier Steven L. Kaplan, *Les ventres de Paris. Pouvoir et approvisionnement dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1988.

16. Ainsi, un ancien moniteur de colonies de vacances, dans un commerce de la « banlieue rouge », achète un kilo de lotte au supermarché ; l'employé qui le sert le reconnaît et, en souvenir de ces colonies de vacances où il fut enfant, appuie sur la touche « merlan » (poisson moins cher que la lotte). L'autre lui fait remarquer son erreur, à quoi l'employé répond par un sourire et un clin d'œil ; émotion du client qui raconte à un tiers cette anecdote édifiante pour mettre en scène ce qui fait le prix, à ses yeux, de la vie dans sa commune. Je dois cette anecdote à Emmanuelle Yohana, que je remercie ici.

physiques entraîne des ratés dans la standardisation de leur mesure. Leur évaluation indigène passe par d'autres cadres matériels, personnels et non standardisés. L'importance des techniques matérielles dans les opérations cognitives d'évaluation n'est pas moins grande dans le cadre du marché et de ses réglementations<sup>14</sup>. En effet, l'évaluation standardisée des quantités y passe, elle aussi, par des instruments de mesure et des inscriptions commerciales : balances, notices, tickets, affichage des prix et des quantités. Les récentes transformations des commerces de détail (la « grande distribution » et la multiplication des salariés dans un secteur longtemps tenu par des indépendants) ont parachevé les progrès pluriséculaires de la standardisation des mesures<sup>15</sup>, de sorte que nous avons presque oublié qu'on pouvait accuser un commerçant de « faire sauter la balance » ou attendre de lui qu'il vende « treize à la douzaine ». Pourtant les stratégies de promotion commerciale continuent à jouer sur ces vieilles techniques (comme le montrent ces paquets de plus en plus volumineux et ces offres spéciales avec « 500 grammes de produit en plus ») et les relations interpersonnelles entre vendeur et acheteur se manifestent encore par des manipulations de la mesure, preuve que les instruments laissent toujours un peu de jeu<sup>16</sup>.

L'évocation du marché met en évidence son instrument de mesure le plus efficace : la monnaie. Quelle que soit en effet l'attention du client aux prix et aux quantités affichées, quels que soient ses schèmes de perception, il finit bien par payer ce qu'il achète, rapportant ainsi objectivement le contenu de son « caddy » à sa mesure en équivalent universel. Et c'est bien sûr cet instrument de mesure qui manque le plus dans le cadre de la production domestique.

### Évaluer ce qu'on ne paie pas

Les enquêtes de l'INSEE sur la consommation alimentaire utilisent le même « carnet de comptes » pour les achats alimentaires (quantités et prix notés par l'enquêté à l'aide de ses tickets de caisse) et pour les produits autoconsommés (parmi lesquels on distingue l'autofourniture des commerçants, prélevée sur leurs stocks à vendre, et l'autoconsommation des agriculteurs et des jardiniers, prélevée sur leurs stocks domestiques). L'évaluation des quantités produites sans visée commerciale rencontre les difficultés

déjà évoquées, tandis qu'une évaluation des prix (fictifs) est effectuée par l'enquêteur qui relève, en fin de semaine, le prix des produits équivalents sur le marché local.

Les deux séries de tableaux statistiques de la consommation alimentaire annuelle, selon que l'autoconsommation et l'autofourniture sont comprises ou exclues, contribuent, malgré les précautions prises par leurs auteurs, à estomper la différence fondamentale entre production domestique et production marchande : la présence ou l'absence d'échange marchand. Cette absence du marché est tellement intériorisée qu'on oublie de l'analyser : elle se décline pourtant en absence d'achat (donnée de fait) et absence de vente (donnée de fait qui découle, dans certains cas, d'une interdiction de vendre, donnée de droit). Ainsi l'autofourniture des commerçants est absence de vente de produits qui ont été achetés (son prix est donc une donnée pratique) ; l'autoconsommation est absence d'achat et pour les agriculteurs simple absence de vente mais pour les jardiniers amateurs interdiction de vente<sup>17</sup> : son prix devient alors purement théorique. De plus, une lecture routinisée de ces tableaux risque de conduire à considérer l'autoconsommation alimentaire comme une part du budget alimentaire des ménages, voire comme une dépense alimentaire parmi d'autres, ce qui est manifestement un contresens puisqu'il s'agit d'un manque à dépenser. Il est vrai que les conditions sociales dans lesquelles ces concepts ont été mis en place<sup>18</sup> se prêtaient mieux à une interprétation en termes de dépenses (ou du moins de manque à gagner) puisque commerçants et agriculteurs consommaient un produit qu'ils auraient pu vendre (à un prix non imaginaire), ce qui n'est pas le cas, par définition dirais-je, des jardiniers amateurs<sup>19</sup>.

### *Ne pas acheter ses légumes*

La valorisation de la production domestique au prix du substitut marchand est une technique économique utilisée dans d'autres domaines que la production alimentaire. Cette opération mentale effectuée par l'économiste – qu'il ne perçoit peut-être plus comme telle tant elle est diluée par des intermédiaires, le principal étant ici l'enquêteur chargé de relever les prix des légumes sur le marché local – est-elle effectuée par le ménage concerné ? Dans quelles conditions matérielles ? A-t-il noté, mémorisé, des prix payés antérieurement ? S'il n'a pas l'occasion d'acheter un produit, connaît-il pourtant

17. C'est également le cas pour les apiculteurs qui ont droit à dix ruches pour leur « consommation familiale » ; au-delà, ils sont soumis à impôts. Avant d'être une catégorie statistique, l'autoconsommation (sous la forme de la « consommation familiale ») est une catégorie juridique et fiscale.

18. Dans les années cinquante et soixante, la part des commerçants et des agriculteurs était beaucoup plus importante dans la population française : c'étaient eux que concernait au premier chef la pratique de l'autoconsommation alimentaire.

19. Le problème n'a suscité de discussions que dans le cas, réglementé et politique, des jardins ouvriers ; si l'interdiction de vente a rapidement fait l'unanimité, la question du statut du jardinage, « travail » ou « loisir », a longtemps été débattue ; c'était un enjeu considérable dans la mesure où les jardins ouvriers étaient soutenus par l'Église qui interdisait de travailler le dimanche. Si la question semble aujourd'hui exotique, c'est non seulement du fait de la laïcisation du dimanche mais aussi parce que le jardinage apparaît à présent, définitivement (?), du côté du loisir. Sur ce point, cf. Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber

*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

son prix ? Je rencontre un jour au supermarché une femme de 60 ans, ménagère économe et avisée dont le mari, ouvrier retraité, et le fils, enseignant dans un lycée technique, cultivent des légumes en quantité. Elle connaît, pour chaque produit de consommation courante, le rapport qualité/prix dans chacun des points de vente montbardois et me signale les lieux d'achat intéressants produit par produit. Mais à une remarque sur le prix des salades, elle me répond en s'excusant : « Je n'en achète jamais, je n'ai aucune idée du prix des légumes ».

La question de la connaissance du prix du substitut marchand mérite d'être posée parce qu'elle influe sur le raisonnement économique effectif des acteurs concernés. Elle se subdivise en deux : l'existence d'un substitut marchand et sa perception comme tel d'une part ; la connaissance de son prix d'autre part. La situation est très différente selon les marchés où se procurer les produits de substitution. Quels que soient les arguments avancés sur l'inégalable saveur des produits de son potager, c'est dans le cas des légumes que s'impose le plus facilement la perception du prix de substituts marchands faciles à identifier : ces prix sont à la portée de tous depuis longtemps. Que l'on songe, en dehors des étals des marchés périodiques fréquentés par tous, puis des supermarchés non moins fréquentés, aux mercuriales publiées dans certains journaux. De plus, les jardiniers, sauf exception, ne cultivent guère de légumes introuvables sur le marché et les légumes les plus couramment achetés sont aussi, depuis vingt ans, les plus couramment cultivés<sup>20</sup>.

### *Entretenir son jardin*

Au contraire, le marché des services de jardinage pour des particuliers est segmenté et peu transparent. Certes, l'aménagement et l'entretien du jardin peuvent être confiés à un salarié, tout comme l'entretien de la maison. Mais on sait que le travail domestique rémunéré a fortement baissé en France depuis le début du siècle. Seuls 5 % des ménages recourent à une femme de ménage<sup>21</sup> ; ils sont plus rares encore à salarier un jardinier, fût-ce quelques heures par semaine. Il existe deux autres possibilités : des entrepreneurs de jardinage, encore récemment réservés, sous l'étiquette de paysagistes, aux ménages les plus fortunés ou aux résidences de haut standing ; et ce qu'on appelle des « échanges informels de services » entre particuliers. Il semble que ces secteurs soient tous deux en

20. Cf. Séverine Gojard,  
Florence Weber, *op. cit.*

21. Anne Flipo, Jean-Michel Hourriez,  
« Recourir à une femme de ménage »,  
*INSEE Première*, 411, novembre 1995.

expansion, probablement pour suppléer aux déficiences en matière de jardinage de résidents secondaires absents et de ménages très âgés. Il semble aussi que les prix facturés par les entreprises de jardinage varient fortement selon leur standing et leur savoir-faire<sup>22</sup>. Mais c'est bien l'échange de services entre ménages qui est la solution de remplacement la plus souvent présente à l'esprit des jardiniers: substitut à l'entretien domestique du jardin certes, mais substitut lui-même non marchand.

De sorte que l'évaluation indigène de son prix suit des chemins particulièrement tortueux. Le propriétaire disposant d'un jardin qu'il répugne à laisser en friches, car son prestige en pâtirait autant que son agrément, ne perçoit bien ce qu'il économise en jardinant lui-même que s'il est familier (comme client d'une entreprise ou comme employeur d'un salarié) des services domestiques rendus aux particuliers. Sinon, cette éventualité ne faisant pas partie de son horizon, il sait qu'il pourrait être remplacé, en cas d'empêchement, par quelqu'un de ses relations. Or les enquêtes ethnographiques montrent que cette relation informelle de service peut prendre deux formes symétriquement opposées, selon l'emplacement du terrain, la nature des cultures et la position sociale du jardinier remplacé. Soit le jardinier remplacé, agissant en propriétaire, offre la disposition de son terrain à un remplaçant qui le cultivera sans doute en potager et partagera ses récoltes avec le propriétaire, retrouvant ainsi une sorte de quasi-métayage informel: le premier apparaît alors comme un donateur et le second comme son obligé. Si cette relation intervient entre égaux – des copains de jardinage – elle les transforme en inégaux: le remplaçant doit son jardin au remplacé et se sentira tenu de rendre. Soit le jardinier remplacé, agissant en résident impotent, demande à un voisin complaisant le service de le remplacer: c'est alors le remplacé qui apparaît comme l'obligé de son remplaçant et ce dernier comme donateur. Si cette relation intervient entre inégaux – le remplacé étant plus fortuné que son remplaçant, comme c'est souvent le cas d'un résident secondaire remplacé par un autochtone – elle rétablit entre eux une certaine égalité, puisque c'est le remplaçant, en situation originelle d'infériorité, qui se trouve rendre service<sup>23</sup>.

Dans tous les cas, le paiement monétaire du service rendu est une façon d'alléger le poids de la dette morale et de maintenir la relation dans son état originel: dans la première formule, le remplaçant proposera un « loyer »

22. Ainsi, à Montbard, vers 1980, une des occupations principales du CAT (Centre d'adaptation par le travail) était, avec l'atelier de menuiserie, l'entretien de jardins par une équipe de jeunes handicapés sous la responsabilité d'un animateur jardinier. Le prix de l'entretien annuel était bien plus faible que celui qu'aurait facturé une entreprise de jardinage.

23. Des relations de ce type sont décrites dans Michel Marié et Jean Viard, *La campagne inventée*, Le Paradou, Actes Sud, 1977. Cf. Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural, du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de Sociologie*, XXI-1, 1980.

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

contre le prêt du terrain ; dans la seconde, le remplacé proposera un « salaire » contre le service rendu. Loyers et salaires en général non déclarés, bien sûr. Il peut arriver que la frontière entre ces deux formules soit sujette à interprétation. Ainsi, un jardinier disposant d'un terrain trop grand en offre une partie à son père puis critique ce dernier de ne pas le cultiver. Chacun des deux partenaires prétend rendre service à l'autre : le fils dit mettre un terrain supplémentaire à la disposition de son père ; le père dit entretenir une partie du jardin de son fils. C'est que ces deux interprétations jouent sur deux fonctions différentes du jardinage : dans la première le remplacé offre un terrain, c'est-à-dire la possibilité de cultiver plus de légumes (les intéressés sont tous deux propriétaires de maisons avec terrain) ; dans la seconde le remplaçant offre son travail, c'est-à-dire l'entretien du terrain. Il n'y a pourtant aucune ambiguïté sur l'usage attendu du terrain : il s'agit bien d'un potager. C'est que cultiver un potager c'est aussi entretenir son jardin.

### *Tenir son rang, passer le temps*

Mais pourquoi donc faut-il entretenir son jardin ? Confier ce soin à un remplaçant, qu'il soit ou non rémunéré, est-ce tout à fait l'équivalent de le faire soi-même ? Le jardin, comme la maison d'ailleurs, a une dimension ostentatoire : leur bonne tenue affiche le statut de leur propriétaire-résident, elle le rend visible, elle l'atteste, y compris à ses propres yeux. Un laisser-aller, dans le ménage ou dans le jardin, est immédiatement interprété par les visiteurs ou les passants comme un indice de déchéance. Ce n'est pas le lieu ici d'en faire la démonstration. Ce qui nous importe, c'est de développer les conséquences de l'opposition rappelée dans l'introduction de cet article entre esthétique de la contemplation et esthétique de la production. Dans le premier cas en effet, c'est le résultat qui est apprécié : de ce fait, la tenue des espaces domestiques (maison et jardin) peut indifféremment être assurée par un tiers ou par un membre du ménage ; l'évaluation de l'entretien domestique du jardin à son coût de substitution est donc pleinement valable. Il n'y a pas de honte à recourir à un jardinier ou à une femme de ménage. Un jardin ou une maison mal entretenus sont simplement des indices de la déchéance financière du ménage.

Ce n'est plus vrai dans le second cas, l'esthétique de la production. Ce que le ménage résident affiche en effet

dans l'espace personnel, ce sont les qualités de la personne : dans le jardin, la trace et la preuve du travail de l'homme ; dans la maison, de celui de la femme ; leur capacité à travailler (et à bien travailler), c'est-à-dire leur compétence (qualités techniques), et leur « courage », c'est-à-dire leur ardeur au travail (qualités morales). Il s'agit de montrer que ni l'homme ni la femme ne sont des fainéants ou des incapables. Le risque, en cas de mauvaise tenue des espaces domestiques, est cette fois la déchéance morale. Dans ces conditions, recourir à un tiers n'a pas seulement un coût financier, mais aussi et peut-être surtout un coût moral : c'est admettre d'être un infirme<sup>24</sup>. Et c'est bien souvent cette hantise qui se cache derrière l'affirmation que le jardinage est un passe-temps. Plus qu'un simple loisir, c'est un passe-temps actif et productif : une façon pour le jardinier d'affirmer, à travers les résultats de son travail, sa valeur personnelle.

Mais cette analyse laisse dans l'ombre la dimension de loisir du jardinage : ni produire ses légumes, ni entretenir son jardin, et à travers celui-ci, son statut, mais jardiner pour jardiner, dirais-je, une occupation comme une autre. Le marché des loisirs offre bien des possibilités parmi lesquelles chacun pourrait identifier un substitut qui lui conviendrait. La remarque d'un enquêté va dans ce sens. Dans l'enquête « Jardiniers de Valenciennes », il répond à la question sur les motivations du jardinage à l'aide d'une des formules proposées : « ça permet de faire des économies », mais ajoute dans la marge : « ça coûterait plus cher de s'occuper autrement ». L'idée d'une production domestique de loisir, qui pourrait être valorisée au prix de son substitut marchand, n'a semble-t-il pas encore été explorée par les économistes. Elle semble pourtant adaptée en particulier au contexte des jardins ouvriers. Pensés par leurs promoteurs du début du siècle comme une façon « morale » d'occuper des loisirs ouvriers en augmentation constante de 1900 à 1936 (loi de huit heures et semaine anglaise avant les célèbres congés payés), ils sont perçus aujourd'hui par leurs bénéficiaires comme une façon « économique » de s'occuper : « ça coûte moins cher de boire un coup au jardin qu'au café », remarquent aujourd'hui des jardiniers qui organisent dans les jardins ouvriers, en région parisienne, des sortes de buvettes dont ils partagent les frais.

24. Cette interprétation issue des enquêtes ethnographiques permet de rendre compte de la spécificité apparemment « culturelle » des cadres supérieurs qui ont plus tendance, à revenu égal, à recourir à des femmes de ménage que toute autre catégorie sociale. Cf. INSEE Première, « Recourir à une femme de ménage », *op. cit.*



## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

### Peut-on parler de «production» domestique ?

« Cela coûte moins cher de le faire soi-même que de l'acheter » : voilà bien le raisonnement le plus habituel en matière de production domestique. Il repose sur la comparaison de deux dépenses : la dépense en consommation finale (celle d'un « vrai » consommateur) et la dépense en consommation intermédiaire (celle d'une pseudo-firme). Pour échapper à une confrontation stérile entre des raisonnements indigènes pas forcément exempts de mauvaise foi et un modèle économique qui, parce qu'il combine à la micro-économie du consommateur des éléments de l'économie de la firme, repose en fin de compte sur une série de métaphores, j'esquisserai une première ébauche d'analyse des aspects les plus matériels des pratiques dont ces deux raisonnements prétendent, chacun à sa façon, rendre compte.

#### *Entre deux dépenses...*

La comparaison entre les dépenses effectives et les dépenses évitées, c'est-à-dire entre les coûts occasionnés par le jardinage et les économies qu'il permet de réaliser, était suggérée dans l'enquête Jardiniers de Valenciennes par la question suivante : « Pensez-vous que votre jardin vous permet de faire des économies (39 % des réponses), vous coûte plus qu'il ne vous rapporte (15 % des réponses), l'un dans l'autre, ça s'équilibre (36 % des réponses) ».

On a montré ailleurs<sup>25</sup> que ces perceptions de la signification économique globale de leur activité de jardinage sont cohérentes avec les pratiques d'autoconsommation alimentaire des ménages enquêtés : le jardin est jugé rentable par les ménages qui consomment toute l'année des produits de leur jardin ; coûteux par ceux qui n'en consomment qu'occasionnellement ; neutre par ceux qui en consomment seulement en été et n'en stockent pas. Elles sont également cohérentes avec leurs usages du jardin : il est jugé rentable lorsqu'il est consacré aux légumes à plus des trois-quarts de sa surface ; coûteux lorsqu'il leur est consacré à moins du quart ; neutre lorsqu'il est cultivé de façon plus équilibrée à la fois en potager et en agrément.

Les économies perçues sont donc bien celles qui portent sur les dépenses alimentaires. La comparaison avec les dépenses effectuées pour le jardin ne doit pas porter seulement sur leurs montants respectifs (part du budget

25. Cf. Manuel Pluvillage, F. Weber, « Le jardinage ouvrier : ressource alimentaire et affirmation de soi », *Cahiers d'Économie et Sociologie rurales*, n° 27, 1993. Rappelons que l'enquête n'a touché que des ménages cultivant des légumes.

consacré à l'alimentation/part du budget consacré au jardin) mais sur leur structure temporelle. En effet, les dépenses alimentaires reviennent sans cesse avec régularité tout au long de l'année : hebdomadaires ou mensuelles, selon les fréquences d'achat du ménage. Au contraire, les dépenses de jardinage sont effectuées seulement quelques fois dans l'année pour les consommations intermédiaires (semences, engrais, traitements, eau, énergie pour les machines), voire seulement quelques fois dans la vie pour les investissements (moteur, motobineuse, tondeuse, mobilier de jardin). Dans le cas des ménages à autoconsommation annuelle, qui investissent de plus dans un congélateur, la diminution des dépenses alimentaires s'accompagne d'une autre organisation temporelle de l'économie domestique : des dépenses importantes et rares (les investissements) et des dépenses saisonnières (les consommations intermédiaires) plutôt que des dépenses régulières à périodicité rapprochée (achat de légumes frais, congelés ou en conserves) ; un temps saisonnier et autocontrôlé de jardinage et de stockage domestiques plutôt que le temps hebdomadaire et contraint des courses<sup>26</sup>. Dans le cas des ménages à autoconsommation saisonnière, c'est la structure même de leur consommation, et non seulement de leurs dépenses, qui change : à une période estivale où ils consomment beaucoup de légumes frais et gratuits, parfois jusqu'à saturation, succède une période hivernale pendant laquelle ils achètent tout ce qu'ils mangent et mangent moins de légumes<sup>27</sup>.

### *Faire ses comptes, contrôler ses dépenses*

Cette structure temporelle des dépenses entraîne quelques difficultés d'enquête. En effet, alors que les carnets de comptes des enquêtes de budget de l'INSEE où les ménages enquêtés inscrivent, avec l'aide de l'enquêteur, leurs dépenses hebdomadaires sont relativement bien adaptés aux dépenses de consommation courante<sup>28</sup>, ils sont inefficaces pour saisir les dépenses occasionnées par le jardinage qui ne peuvent être évaluées que sur une année, c'est-à-dire une saison de jardinage, voire, dans le cas des équipements, sur plusieurs années.

Dans l'enquête Valenciennes, le montant des dépenses annuelles déclarées varie seulement avec le revenu du ménage et la catégorie socioprofessionnelle de son chef : elles sont deux fois plus importantes quand ce dernier est

26. Les remarques de Claude Grignon m'ont beaucoup éclairée sur ce point, ainsi que l'article (cité note 11) de Martin Bruegel.

27. Comme l'a remarqué Dubeaux (*art. cit.*), les jardiniers amateurs consomment, toutes choses égales d'ailleurs, plus de légumes frais que les ménages sans jardin. Mais les enquêtes statistiques livrent peu de données sur la structure saisonnière de la consommation.

28. On a insuffisamment réfléchi, me semble-t-il, à la question des cadres temporels de perception des dépenses. Le carnet hebdomadaire devait être mieux adapté à une époque où les salariés d'exécution recevaient leur paie une fois par semaine ; il est clair aujourd'hui que les dépenses sont programmées sur le mois, lorsqu'elles le sont. On n'en sait pas assez sur les effets des cartes de crédit, des primes exceptionnelles, etc. sur la structure temporelle des dépenses.

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

ou était cadre que lorsqu'il est ou était ouvrier. A vrai dire, des dépenses faibles ou nulles renvoient à deux explications différentes : soit une faible utilisation d'intrants, c'est le cas des pratiques culturelles de tradition agricole, au contraire des pratiques de tradition maraîchère, fortes consommatrices d'eau et d'engrais<sup>29</sup> ; soit un fort contrôle des dépenses avec utilisation d'intrants en grande quantité mais gratuits, qu'ils soient produits par le jardinier lui-même ou obtenus gratuitement.

Car la fierté du jardinier peut être placée en deux points différents. Ou bien il consomme beaucoup de produits mais il met son point d'honneur social à ne pas les payer (c'est le cas en particulier de l'eau et du fumier) : il est courageux, débrouillard et généreux. Il s'agit là d'un jardinage pas forcément très efficace en termes de productivité mais très coûteux, soit en travail (récupérer l'eau), soit en relations sociales (récupérer du fumier gratuit en région parisienne est un véritable sport, ainsi que d'autres pratiques de récupération, d'autant plus valorisées qu'on peut en faire profiter d'autres). Ou bien il met son point d'honneur à utiliser peu de produits, point d'honneur culturel ou « technique » cette fois. Il est compétent, efficace et économe : il ne gaspille pas. Ainsi, la récupération de l'eau relève du point d'honneur social, tout comme l'obtention de fumier gratuit : il existe en effet des techniques culturelles économes en eau (le buttage en particulier) et les jardiniers les plus « professionnels » se gaussent de la surconsommation de fumier de leurs voisins moins compétents. Quant à l'autoproduction de semences, toujours partielle, elle relève plus du point d'honneur technique (montrer son savoir-faire) que du point d'honneur social (ne rien payer) : en effet, elle peut s'accompagner de dépenses élevées y compris pour les semences. De sorte qu'il existe deux sortes d'économies et, partant, de gaspillage au jardin : un gaspillage physique (en termes réels) dû à une certaine incompétence (mais aussi à une sorte de surconsommation ostentatoire de produits) et un gaspillage monétaire, lorsque l'incompétence culturelle se combine à un faible souci de contrôle des dépenses. On pourrait analyser de la même manière les techniques du désherbage : le désherbage à la main (grosse dépense en temps) évite les dépenses en traitements ; mais il s'agit d'une obligation sociale (un jardin propre) plus que d'une nécessité culturelle.

29. Cf. Pluvillage, Weber, *art. cit.* ; et Pluvillage, *Les pratiques culturelles dans les jardins ouvriers de la région parisienne au XX<sup>e</sup> siècle. L'invention du jardinage populaire*, mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-Marie Mayeur, Paris IV, octobre 1992.

Pour autant, et malgré la fréquence des réponses signalant une utilisation gratuite de certains produits (eau, fumier, engrais), seuls 10 % des enquêtés disent faire les comptes de leur jardin. Ils sont plus souvent que les autres titulaires d'un brevet des collèges: les moins diplômés (aucun diplôme obtenu ou certificat d'études primaires) y sont moins enclins, ainsi que les plus diplômés (le baccalauréat et au-dessus). On peut faire l'hypothèse que les outils de la gestion domestique, désignés souvent sous les termes de « carnets » ou de « cahiers », ont été diffusés par l'école sur le modèle du « livre de raison » des maisons bourgeoises<sup>30</sup>. Comme d'autres pratiques de conformité à la norme scolaire, il faut, pour s'y soumettre, avoir été suffisamment socialisé à l'école (avoir dépassé les échelons les plus bas) mais pas trop (au fur et à mesure qu'on obtient des diplômes, on apprend à mépriser le « scolaire », défini aujourd'hui comme le « secondaire », naguère comme le « primaire supérieur »).

L'absence de cette technique scolaire appliquée à la gestion du jardin ne signifie pas une absence d'attention à son budget. Mais cette attention, si elle existe, ne passe pas alors par un calcul écrit des sommes engagées mais bien plutôt par un contrôle strict des dépenses: c'est même ce contrôle qui peut rendre compte de l'activité de jardinage elle-même pour une partie des jardiniers (réduction des dépenses alimentaires, des dépenses d'entretien des espaces domestiques, des dépenses de loisir). En effet, le contrôle des dépenses ne passe pas forcément par des techniques d'écriture (budget, comptes) mais aussi par des techniques matérielles, d'ailleurs beaucoup plus radicales.

Ces techniques matérielles peuvent prendre la forme d'habitudes incorporées: par exemple un contrôle des horaires de fonctionnement des appareils électriques, qui tient compte des prix horaires différentiels de l'électricité (faire tourner sa machine à laver la nuit), ou encore un contrôle des dépenses en eau (ne tirer la chasse d'eau qu'après usage des toilettes par plusieurs membres du ménage), contrôle devenu si habituel qu'il continue à s'exercer hors de chez soi, dans des lieux où l'on ne paie ni eau ni électricité<sup>31</sup>. Une fois prises, ces habitudes d'économie continuent à s'exercer sans que le calcul qui est à leur principe puisse s'explicitier, tant elles sont devenues inconscientes.

30. Pour des remarques suggestives concernant l'importance des « livres de raison », cf. Jean-Pierre Albert, « Écritures domestiques », in Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL/Centre Georges Pompidou-BPI, 1993.

31. Observations effectuées en 1995 lors du séjour d'un couple d'amis montbardois dans une maison de vacances que j'avais louée (ils savaient que les charges étaient comprises forfaitairement dans la location).

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

C'est de ce même contrôle des gestes que relèvent les pratiques qui s'appuient sur la matérialité de l'argent. En 1983, un ouvrier montbardois profitait de la sortie récente d'une nouvelle pièce de dix francs pour mettre systématiquement de côté tous les exemplaires de cette pièce qui lui passaient entre les mains : il transformait la monnaie, moyen universel de paiement, en chose personnelle, à travers le principe de la collection. On peut rapprocher une telle pratique, d'ailleurs non exceptionnelle, de la tirelire enfantine : un récipient personnalisé comme technique de contrôle budgétaire.

Finalement, faire ses comptes, c'est-à-dire les écrire, est aussi une technique de contrôle. Comme le savent les médecins qui prescrivent un régime alimentaire, l'écriture de soi est une technique efficace de contrôle du comportement, sans doute surtout dans les moments où il s'agit de le transformer : une fois l'habitude prise, l'attention peut disparaître. En effet, écrire ou plus exactement « noter » (noter ses prises alimentaires, noter ses dépenses, faire des listes) – ce que les enquêtés des classes populaires appellent « marquer » – oblige à percevoir, à faire attention, à expliciter une pratique<sup>32</sup>. Loin du romantisme de l'écriture littéraire, les techniques les plus prosaïques de l'écriture ont un rôle performatif, elles agissent, ont une efficacité propre, non, comme le langage, dans le cadre d'interactions de face à face, mais dans le cadre du contrôle de soi.

### *Valeur du temps, mesure du temps*

Ces pratiques matérielles de gestion domestique, liées à la perception des dépenses, apparaissent comme foncièrement différentes des pratiques de gestion des firmes – ce qui n'a rien de surprenant si l'on songe aux règles abstraites de la comptabilité qui s'imposent aujourd'hui même aux producteurs indépendants. Les analyses beckeriennes de la production domestique font pourtant encore un pas de plus dans la direction de la firme : elles pensent le « travail domestique » sur le modèle du travail productif (ou du « facteur travail ») et calculent un coût d'opportunité du temps qui, lui étant consacré, est de ce fait soustrait au travail rémunéré (cf. encadré p. 11).

Cette analyse du coût d'opportunité repose sur les différences selon les individus en termes des revenus qu'ils peuvent attendre de leur travail, puisque le coût d'opportunité varie selon le revenu que chacun retire de son travail rémunéré. Supposer ainsi qu'il y ait des effets hors

32. C'est le principe de l'écriture du journal de terrain, que l'on confond à tort avec la question de la description littéraire qui vise plus à produire un effet qu'à expliciter ce qu'on observe.

travail de la position occupée au travail, c'est restituer, à juste titre, la cohérence individuelle de sphères socialement distinctes et trop souvent pensées séparément : c'est *le même individu* qui partage son temps entre le travail et le hors-travail. On peut donc additionner ces temps qu'il passe dans l'une et l'autre sphère et supposer qu'il arbitre entre les deux, hypothèse qui fonde les modèles d'allocation du temps. Mais c'est aussi négliger, à tort, le fait qu'il s'agit d'une *toute autre personne* au travail et à la maison, dans la mesure où elle est prise dans des rapports interpersonnels différents et où elle n'investit pas les choses et les espaces de la même manière. De sorte que l'addition de ces temps passés dans l'un et l'autre cadre ne peut être qu'abstraite parce que, subjectivement, ils sont foncièrement différents.

Les jardiniers les plus soucieux d'économies soulignent en même temps que, pour évaluer leurs pratiques, il ne faut pas prendre en compte leur temps de travail, qu'il ne faut pas « compter ses heures » (cf. encadré ci-dessous). Or, calculer un coût d'opportunité, c'est d'abord mesurer le temps<sup>33</sup>. Le travail non rémunéré n'est pas pensé dans les mêmes termes que le travail rémunéré : peut-être même ne s'écoule-t-il pas de la même façon<sup>34</sup>.

---

*Extrait d'une lettre reçue avec la réponse à l'enquête*  
Jardiniers de Valenciennes.

N'ayant rien contre ceux qui pensent qu'un jardin coûte cher. Pour mon cas personnel je trouve qu'à l'époque où nous vivons, la qualité de l'alimentation passe avant le coût de la production. On compte la rentabilité d'un produit que si on est commerçant ou producteur. Celui ou Celle qui produit pour vendre doit s'appuyer sur un système – Rendement, Taille, Beauté et le font passer en dernier.

Nous n'achetons jamais de légumes, ni de fruits, mis à part les fruits exotiques et agrumes diverses.

A l'heure actuelle, on peut du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre manger légumes et fruits hors saisons mais à quel prix.

On aime son jardin, ses fleurs, bricoler comme celui qui passe son week-end à pouponner sa voiture, son animal, etc. sans compter.

La joie d'avoir réussi un beau semis, un parterre de fleurs, la peinture ou la tapisserie d'une pièce n'ont pas de prix pour moi et certains de mes amis ou amies.

*L'auteur est un homme de 53 ans, au chômage, anciennement représentant en pièces automobiles, marié à une femme agent du Trésor. Il vit dans l'Allier. Son père était menuisier. Il a obtenu en 1986 un diplôme agricole (BEPA Ovins).*

---

33. Le problème se pose déjà pour mesurer le temps de travail non salarié à l'aune du temps de travail salarié. Cf., à propos du temps de travail des agriculteurs, Alice Barthez, « Du labeur paysan au métier d'agriculteur : l'élaboration statistique en agriculture », *Cahiers d'Économie et Sociologie rurales*, 3 (« Travaux et métiers »), décembre 1986. Les statistiques agricoles commencent à mesurer en heures le temps de travail agricole au moment où s'impose le modèle du travail salarié pour le calcul des cotisations de Sécurité sociale et de retraite, puis comme horizon de revendication pour la profession agricole.

34. Ici encore, on gagnerait à historiciser les concepts économiques qui tendent au contraire toujours à se présenter comme « naturels ». Ainsi, l'idée du coût d'opportunité repose entièrement sur la possibilité d'une rémunération à l'heure, oubliant qu'il a existé du travail non salarié et, même dans le travail salarié, des rémunérations à la tâche.

## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

Une fois encore, c'est l'examen des réponses non chiffrées à la question de l'enquête Valenciennes sur la mesure du temps<sup>35</sup> qui permet d'avancer sur ce point. On peut les classer en trois catégories: les premières font allusion à des contraintes techniques ou climatiques, au temps qu'il fait («suivant le temps», «quand il faut», «quand le temps le permet», etc.); les deuxièmes font allusion aux disponibilités en temps du jardinier («le maximum de mon temps libre», «le samedi et le dimanche», «tout notre temps», «illimité», «je suis en retraite»); les troisièmes enfin, les plus radicales, expriment un refus net de compter son temps de jardinage («non contrôlé», «je ne compte pas», «jamais calculé»), auxquelles on peut ajouter les points d'interrogation redoublés qui expriment davantage le refus, me semble-t-il, que l'incertitude.

Ces trois types de réponse pointent en réalité dans la même direction: le temps de jardinage est un temps dégagé des contraintes sociales et d'abord de la contrainte de le mesurer. Les premières témoignent de la prééminence accordée aux contraintes naturelles sur les contraintes sociales. C'est le temps des ateliers de production alimentaire. Les secondes manifestent que le jardinage vient remplir le temps laissé libre par les contraintes sociales: c'est un passe-temps sans calendrier ni mesure, qui s'adapte donc à toutes les contraintes de calendrier. De ce point de vue, le temps du jardinage ressemble au temps de la pêche<sup>36</sup> plus qu'à celui de la chasse (calendrier avec fenêtre saisonnière étroite), au temps du sport individuel plus qu'à celui du sport d'équipe (calendrier contraint par l'existence d'un groupe). Les troisièmes, en refusant explicitement de compter, mettent l'accent sur ce que la mesure du temps recèle de «contrôle» et de «calcul», autrement dit de contrainte.

Les lettres reçues avec le questionnaire comme les entretiens avec des jardiniers corroborent ces données «volées» au questionnaire, ces réponses qui inscrivent, au sens propre, leur propre logique dans les blancs de la logique du questionnaire.

---

### *Un entretien avec un jardinier de Nemours*

*Ce jeune retraité, ancien contremaître puis gardien de nuit, réside dans la ZUP et dispose d'un jardin ouvrier. Interviewé par une étudiante parisienne, il évoque dès ses premiers mots la question du temps sous ses multiples aspects: temps qu'il ne faut pas compter,*

35. Elle était formulée ainsi: «Combien d'heures consacrez-vous, par semaine, au jardinage à la belle saison? en hiver?» Malgré le phénomène bien connu qui pousse les enquêtés à se plier aux termes dans lesquelles les questions sont posées, elle a entraîné, outre 5 % de non réponses, 9 % de réponses non chiffrées et 25 % de réponses exprimant un doute sur la précision du chiffre avancé malgré tout, pour satisfaire l'enquêteur. Ici encore, une des difficultés consistait à répondre «en moyenne», sur toute la belle saison.

36. Cf. les analyses d'Alain Corbin, *op. cit.*, et d'Olivier Schwartz, *op. cit.*

*temps de la nature qui justifie tous les « retards », temps autre qu'ailleurs. Le jardin est un espace qui change la nature du temps.*

– Que représente pour vous votre jardin ?

– C'est un passe-temps, c'est... agréable, on mange ce qu'on récolte, ça rapporte rien bien sûr. S'il fallait compter son temps, c'est pas rentable, quoi ! Le temps, on ne peut pas compter le temps parce que les heures, c'est des heures impossibles au jardin, surtout quand on travaille, quoi !

*Plus tard, il tente de lui expliquer que ce qui se passe au jardin est totalement différent de ce qui se passe en dehors du jardin, en termes de relations sociales, de temps et de travail.*

– Un jardin, faut pas faire ça vite-vite, “tiens j'ai une heure, faut vite faire ça”, non. On l'a pas fait là, on le fera tout à l'heure, on a le temps. Un jardin faut faire ça tran... de préférence complètement décontracté pour faire un jardin. Faut pas dire “ça y est j'ai une heure et na na nin”, d'abord c'est un très mauvais travail, on fait ça, faut être décontracté, faut être, calmement, “bon j'ai pas été semer aujourd'hui, bon ben je les mettrai demain”.

*Enfin, si le temps passe si différemment, c'est aussi que le jardin est un espace masculin, libre pour une appropriation personnelle impossible ailleurs, au travail comme à la maison.*

(Lui) – Vous vous voyez rester enfermé là (= dans l'appartement où a lieu l'entretien) ?

– Ça vous manque l'espace ?

– Ah oui ! ah oui ! Je sais pas comment les gens vivent là (= dans leur appartement), une femme peut-être à la rigueur, mais un homme ! Je sais pas comment un homme peut rentrer et se mettre dans son fauteuil et mettre ses pantoufles, là...

– Pourquoi vous pensez que les femmes peuvent mieux s'habituer à vivre...

– Parce que la femme, elle a quand même ses problèmes, elle a son ménage, son repassage, lavage, les enfants, quand elles ont des enfants... Mais un homme, je sais pas comment il peut rester enfermé dans ce truc-là. Moi, j'ai toujours refait ici (=les peintures), je peux recommencer si vous voulez, recommencer à tapisser, à peindre... J'ai tout fait, toutes les pièces, bon ben pour l'instant... On peut pas toujours peindre, non plus.

---

Le temps du jardinage, temps personnel dégagé des contraintes sociales, est inséparable de l'espace personnel qu'est le jardin : son appropriation passe par un travail sans fin, analogue du travail ménager sans cesse répété par lequel les « ménagères » s'approprient l'espace de la maison. L'espace extérieur du jardin s'oppose à l'espace intérieur de la maison comme les deux faces, masculine et féminine, du *chez soi*. La différenciation des espaces va de



## DOSSIER

*Ethnographie économique*

Florence Weber  
*Réduire ses dépenses,  
ne pas compter son temps.  
Comment mesurer l'économie  
domestique ?*

pair avec la différenciation des temps. Pour un même individu, temps passé au travail, temps passé à la maison, temps passé au jardin ne se perçoivent pas et ne s'évaluent pas de la même façon : on ne peut pas faire la somme abstraite de son « temps total » sauf à perdre de vue les raisons qui le font agir comme il agit. Le temps passé au jardin est d'une autre nature que le temps professionnel, d'une autre nature aussi que le temps passé à la maison. On ne le compte pas de la même façon.

\* \*  
\*

En conclusion, l'exemple du jardinage, activité personnelle qui permet de s'approprier un espace tout en y produisant des biens qu'on pourrait se procurer sur le marché, pourrait servir à penser l'économie domestique dans son ensemble et à y restituer, avec la gestion des contraintes budgétaires, la dimension du chez soi. Plutôt que de le définir comme un espace privé, opposé à un espace public, il s'agit de décrire un processus d'appropriation des choses et des espaces dans lequel se construisent des relations entre des personnes : relations domestiques ou familiales qui unissent dans la dépendance et souvent le conflit les habitants d'un espace approprié collectivement ; invitations où se joue le statut des protagonistes ; rencontres improbables avec des visiteurs de passage qui jugent et contrôlent les personnes au travers des choses.

Dans le même mouvement, rendre à la gestion du budget domestique sa double dimension de technique matérielle à travers laquelle se joue le statut de la ménagère et, avec elle, du ménage, c'est se donner les moyens de comprendre pourquoi l'attention aux dépenses effectives va de pair avec le refus de compter son temps. Le jardinage n'est qu'un exemple parmi d'autres d'activités à la fois « économes » et personnelles où, sous couvert de plaisir, se joue le statut. Reste à comprendre comment se sont diffusés historiquement puis se sont en partie délités les modèles complémentaires de la bonne ménagère (sans cesse par son travail à sa maison attachée) et du bon jardinier (sans cesse par son travail à sa terre attaché), modèles conçus par les philanthropes du début du siècle comme moyen de moralisation des classes laborieuses et réappropriés par une partie de ces classes comme un moyen de défense de sa dignité personnelle.